

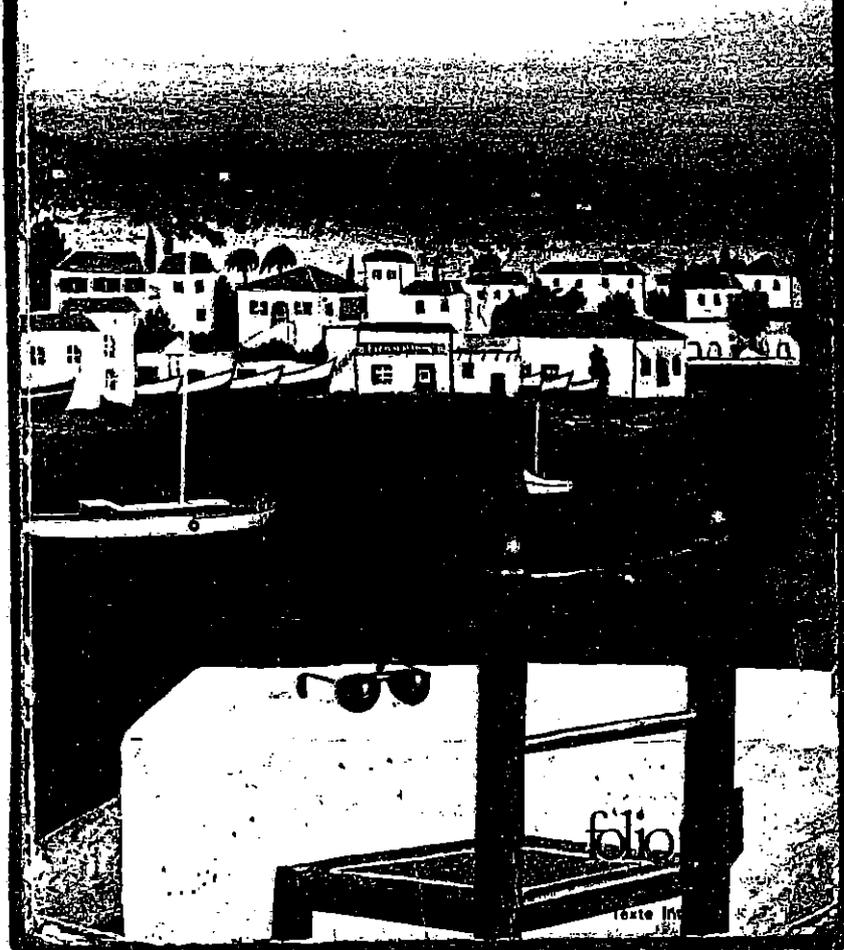


1961

- 1 -

Michel Déon de l'Académie française

Le Balcon de Spetsai



I. Découverte de Spetsai.	9
II. Voyage vers Athènes.	41
III. Spetsai au ralenti.	59
IV. Hydra la morte.	69
V. Spetsai toujours.	75
VI. Athènes de carnaval et Nauplie des mirages...	101
VII. Spetsai au ralenti...	117
VIII. Chardonne en Grèce.	151
IX. Péloponnèse.	181
X. Les adieux.	207
XI. Suite et fin.	227
XII. Postfaces.	237

Texte N°1

3 janvier.

Le temps a changé. Le ciel s'est bourré de nuages et il tombe de brèves ondées qu'il faut considérer comme une bénédiction pour le jardin et la citerne dont le niveau baissait lentement sous nos yeux effarés. Les olivettes ont perdu leur éclat et le vent décoiffe un palmier. La mer saute contre le chemin de ronde. C'est un bon jour pour allumer des bûches d'eucalyptus dans la cheminée du living-room et pour lire au coin du feu. Depuis mon arrivée, j'ai repris *La Liberté ou la Mort*, *Le Christ recrucifié*, *Alexis Zorba* de Nikos Kazantzaki. Trois romans géants dont le poids soudain déchire le triste rideau de papier qui nous entoure. Arrimé aujourd'hui sur un morceau de terre grecque, je trouve à ces pages une résonance bien plus profonde qu'à leur première découverte. Passent sous ma fenêtre des popes comme ceux de Kazantzaki, gras et majestueux, le ventre en avant, un sosie de l'instituteur-Pet-de-Loup, un colosse au bras de fer comme le capétan Michael (c'est le boucher), un colporteur de tapis avec son âne pareil au Youssoufaki de Yannakos, un vieux berger à la moustache tombante, aux cheveux de cendre, maigre et long comme un jour sans ouzo, le seigneur Léonidas (c'est le maire) qui discute sur le port entouré d'une cour admirative, et voilà même Alexis Zorba, un vigoureux vieillard aux fonctions indécises dans l'île; il ne joue pas du santouri mais du bouzouki, une sorte de luth qu'il gratte avec une plume d'oie taillée. Sous les noms des romans, je distribue des visages. Au-dessus, je pose un ciel et,

autour, des champs où la charrue laboure entre les pierres, des églises où les vieilles femmes apportent leurs icônes pour les jours de fête, et les remportent le lendemain chez elles, triomphantes, les offrant au baiser des voisines.

Kazantzaki est hanté par le sacrifice du Christ. Cette histoire qui l'exalte, il voudrait la raconter dans toute son œuvre; il ne la lâche pas, c'est son fil d'Ariane dans le labyrinthe des idées. Elle resurgit à chaque instant de son imagination. Et le Christ, c'est tantôt le berger Manolos, tantôt la Crète martyre. Que Rome ait jeté la suspicion sur cette œuvre n'étonne pas. Dans une Histoire Sainte embaumée, parfumée d'encens et enrobée de guimauve, Kazantzaki a fait passer un souffle d'une chaleur qui brûle les lieux communs, les images sulpiciennes. Par sa voix, le sang du crucifié, de tous les crucifiés crie vengeance et pardon à la fois. Chaque page vibre d'une furieuse espérance qui en appelle à la justice humaine et à Dieu. Je ne crois pas qu'il y ait actuellement d'œuvre plus profondément enracinée dans un sol et plus désespérément tendue vers la divinité. Avec Kazantzaki, la Grèce offre au monde un écrivain de la taille et de l'importance des plus grands Russes, la fusion déchirante d'un Dostoïevsky et d'un Tolstoï dans un monde de soleil. Que dire de mieux de ces livres, sinon qu'à peine quittés, ils commencent leur véritable vie souterraine en nous? Impossible d'étouffer ce grouillement, d'éteindre ce feu. Kazantzaki est de ces hommes qui sèment le désordre, ouvrent les plaies et nous convient à les contempler béantes et ensanglantées. L'amour du prochain, quelle maladie!

La pluie a cessé, la mer se calme et le plumeau du palmier a retrouvé son équilibre. La nuit approche.

Le soir, le crépuscule sera bleuté, et nous ne verrons pas les îles de Dhokos, d'Hydra et de Trikeri s'écueiller l'une après l'autre, comme les notes d'une gamme, les roseurs du couchant. Le mât du *Maïa III* s'arbore plus le pavillon de la propriétaire. Elle est allée passer vingt-quatre heures à Athènes et revient par la route jusqu'à Porto-Kéli. Avant-hier, nous avons déjeuné à bord. Pendant qu'elle parlait, j'examinais son visage dont la coiffure rase accentue ses traits. Ce qu'il pourrait avoir d'ingrat est adouci par un certain plissement enfantin autour des yeux quand elle daigne s'animer. Le front est droit, les lèvres fortes, les pommettes saillantes. Le nom d'amazone vient tout de suite parce que le corps est plat, mince et musclé, les mains dures. Tout indique l'entêtement jusqu'à l'absurde, la volonté, l'assurance et un fond d'extrême violence. Rien de ce qu'elle avance ne semble pouvoir être l'objet d'un doute. A ce point-là, ça devient un jeu. Est-ce parce que nous sommes étrangers, elle se met à parler de la Grèce avec une farouche passion, à la défendre comme si on l'attaquait ? Me voilà soudain accusé avec une presse française qui, pourtant, ne me plaît guère, d'avoir pensé que la Grèce est un pays fasciste. Elle le serait que cela ne me gênerait guère pour l'admirer, mais il n'est pas question de s'expliquer. Maïa appartient à ce genre d'interlocuteur qui mène seul une conversation à deux. Elle est ulcérée qu'un hebdomadaire français n'ait pas publié sa lettre établissant sa vérité sur Manolis Glézos, ce communiste grec récemment condamné à cinq ans de prison pour intelligence avec une puissance étrangère. L'Occident a pris parti en faveur de l'ancien résistant auquel on attribue un fait d'armes sensationnel : le vol du drapeau à croix gammée qui injurait l'Acro-

pole. « C'est moi qui l'ai subtilisé, ce drapeau, dit-elle. Enfin, moi et une poignée d'amis. Pendant ce temps-là, Manolis se terrait dans une cachette du quartier de Plaka. Les Français ont pris sa défense, mais les vrais fascistes sont les Français... »

Ces violences absurdes dans la bouche d'une Grecque, il faut les replacer dans leur contexte, dans ce qui vient de trouver une solution avec l'indépendance de Chypre. Depuis dix ans, la Grèce aide de toute sa volonté, de toutes ses forces souterraines, l'île de Vénus contre les Anglais. C'est le dernier lambeau de chair qui manque au corps toujours pantelant d'un pays déchiré autant par ses ennemis que par ses amis. Dans tout homme qui, quelle que soit sa religion ou sa race, lutte pour la liberté, la Grèce voit un frère des siècles terribles. « Tous les grands peuples, écrit Kazantzaki, qui ont eu une mission historique ont possédé leur propre cri : les Hébreux appelaient Dieu, les Hindous cherchaient au-delà du monde visible à découvrir son essence, les Chinois s'efforçaient de mettre de l'ordre dans la vie terrestre et les Egyptiens, du fond de leurs tombes, réclamaient l'immortalité. Quant aux Grecs, ayant fixé leurs regards sur cette terre, ils entreprirent une grande et difficile mission : muer l'anarchie et l'esclavage en liberté... A travers tous les événements de l'histoire grecque, apparemment contradictoires, on découvre une harmonie interne, un élément stable et immuable qui a constitué l'essence de cette race : c'est la lutte pour la liberté. Cette lutte fut le véritable miracle grec... En conservant les éléments positifs de l'individualisme primitif, et en acceptant ceux de la soumission disciplinée, l'*Homo Hellenicus* accomplit ce miracle humain qui s'appelle Liberté. »

Injustes ou stupides, mais dites et même envoyées

avec force à la figure d'un Français, les réflexions d'une Maïa incitent à d'autres réflexions : il y a peu d'années encore, même faible, même battu, notre pays gardait un prestige, une auréole de gloire qui protégeaient ses envoyés spéciaux. En chacun de nous, on fêtait un certain esprit de la France, une certaine manière de penser, un message d'humanité, la représentation d'une certaine gloire artistique ou littéraire. De cette auréole il ne reste pas grand-chose. Les Grecs qui nous aimaient beaucoup sont peut-être tombés de plus haut que les autres. Les uns sans forme comme cette jeune millionnaire sur son bateau, les autres avec des formes comme cet Athénien grave avec lequel nous avons déjeuné avant de partir pour Spetsai, tous nous jugent d'après ce que nous leur offrons. Le respect et la considération ne sauraient durer éternellement. La concurrence internationale joue aussi pour le bon goût, la culture, le génie créateur. Depuis un temps difficile à préciser, la France exporte ce qu'elle a de plus médiocre : des conférenciers officiels, des écrivains policés par les honneurs, des hommes politiques en retard d'une guerre ou d'une alliance. Est-ce là notre vrai visage ? Sincèrement, sans orgueil, je crois que non. Alors quelle aberration préside à ce choix ? Un rude coup a été porté au prestige français en Grèce par la présentation, l'an dernier, d'un spectacle son et lumière sur l'Acropole. L'idée — déjà démente en soi — a permis aux Athéniens de mesurer avec effarement le vide, la platitude et la sottise d'un texte commandé par les relations culturelles françaises à un ancien ambassadeur. Était-ce là ce que nous pouvions offrir de mieux à la gloire du génie hellène ? N'y avait-il plus en France un seul écrivain qui eût la voix de Barrès, la puissance de Maurras, la grandeur

de Renan, l'enthousiasme de Gobineau, l'intelligence de Morand, la grâce de Fraigneau pour parler du génie grec ? Non, il n'y avait plus — parmi les morts comme parmi les vivants — personne. Un fonctionnaire du Quai d'Orsay allait les remplacer d'un trait de plume. Et pour couronner le tout, un discours de Malraux. Sur ce discours, les Athéniens font encore, plus d'un an après, de spirituels commentaires : « Le plus rude coup qu'ait subi le Parthénon depuis le boulet du doge Morosini qui fit sauter la poudrière turque. » Ils me font penser au petit garçon du conte de Grimm qui seul osa crier que le roi était nu.